DISSERTATION

N° 139.

SUR

LA NOSTALGIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 juin 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR REMI-VICTOR ALLARD, du Château-du-Loir,
Département de la Sarthe;

Elève de l'Ecole et des hôpitaux de Paris; Bachelier ès-lettres.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
VOLTAIRE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1820.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Reconnaissance, respect et amitié.

A MON FRÈRE,

MON AMI.

R. V. ALLARD.

DISSERTATION

SUR

LA NOSTALGIE.

Considérations générales.

L'AMOUR de son pays est un sentiment qui anime le cœur de tous les hommes. Personne ne quitte sa patrie sans éprouver quelque émotion; et si l'espoir de revoir un jour des lieux justement chéris ne vient soulager notre âme inquiétée, il n'est point rare de voir naître en nous certains dérangemens de notre imagination qui portent le trouble dans nos fonctions vitales. De ces désordres, un des plus malheureux et le plus fréquent, c'est la nostalgie (1). J'emploierai cette dénomination dont on se sert généralement; ainsi je dirai que la nostalgie est une affection morale qui nous fait instamment désirer de retourner dans notre pays, de revoir les lieux que nous habitions dans notre enfance. Cet impétueux désir nous est suscité par l'effet que produit sur notre être le souvenir de nos pre-

(1) Synonymie : *Nostalgie*, du grec νόςος, *retour*, et ἄλγος, *tristesse*, *ennui*; *nostomania*, *pathopatridalgia*, *philopatridomania*, *nostopatridalgia*, *nostopatridomania*.

mières impressions. En effet, n'est-il pas du caractère de l'enfance d'aimer et de conserver long-temps dans sa mémoire les objets qui lui ont produit les premières sensations? L'habitude, la reconnaissance et l'amitié n'ont-elles pas empreint dans son jeune cœur des traits ineffaçables. A cet âge les sens, loin d'être émoussés par l'habitude des objets qui les frappent, s'emparent avec avidité de ceux qui viennent produire quelque sensation sur ce petit être, pour qui tout paraît nouveau; il se rappelle toujours avec plaisir les occupations, les jeux de son enfance. Il n'oublie pas non plus les amis et les lieux témoins de son bonheur. De jour en jour il s'accroît, il grandit, il se forme de nouvelles habitudes qui ne peuvent plus s'oublier que très-difficilement (1). Perdre tout à coup la présence de tous les objets (considérés et moralement et physiquement) avec lesquels nous n'avons cessé de vivre et de nous trouver en rapport, n'est-ce pas s'éloigner des bornes que nous prescrit la nature, surtout si ces considérations se trouvent augmentées par différentes circonstances propres à développer le germe de l'affection nostalgique?

Ce noble amour de la patrie et l'abandon de nos plus douces affections peuvent donc porter sur nos idées une erreur bien forte, puisqu'elle fait languir l'homme transporté loin de ses foyers, comme le végétal exotique transporté dans une terre étrangère. Chacun chérit son pays quand bien même il serait disgracié de la nature. S'il n'en était ainsi, tous les habitans de la terre se porteraient dans les régions les plus fertiles; il s'ensuivrait inévitablement qu'une partie du globe serait déserte, tandis qu'une autre serait surchargée d'habitans. Mais il en était ordonné autrement;

---

(1) Ainsi les souvenirs, les regrets et l'amour,
Et la mélancolique et douce rêverie,
Reviennent vers les lieux chers à l'âme attendrie
Où nous fûmes enfans, amans, aimés, heureux.
(*L'Imagination.*)

et si aujourd'hui nous voyons que l'on quitte si facilement les lieux qui nous ont vus naître, c'est que ceux-là, poussés par l'ambition, la cupidité, l'amour des découvertes, le désir de s'instruire, les besoins de l'état, ont l'espoir de revoir au bout de quelques années leur patrie, qui devient pour eux un séjour d'autant plus agréable qu'ils en ont été plus long-temps éloignés. Personne ne peut contester l'attrait irrésistible qui nous entraîne vers la demeure de nos ancêtres. Voyez le sage Ulysse; pendant dix ans il affronte les plus grands périls pour retourner dans sa patrie; il préfère les rochers d'Ithaque à l'immortalité.

L'homme sans doute peut vivre dans tous les climats, mais en prenant cependant certaines précautions. Si ce changement est subit, quels dangers ne peut-il pas encourir, quand, par exemple, il viendra à changer tout à coup de température, de nourriture, d'exercice, d'occupation; quand enfin les objets qui l'entouraient ne se présenteront plus à sa vue, et qu'un changement de langage l'empêchera de communiquer son ennui. Si, dans cet état, quelque altération de sa santé vient mettre le comble à ses tourmens, il éprouvera bientôt la plus grande inquiétude sur sa situation. Privé des soins de ses parens et des consolations que procure l'amitié, il s'affligera de son sort, se tourmentera; et, par le trouble qu'il portera dans son âme, il aggravera sa maladie. Ne sera-t-il pas, pour ainsi dire, passé d'un monde dans un autre? Le premier lui était connu, tandis que tout lui est nouveau dans le second. S'il veut y trouver des amis, ce n'est que par des soins et des sacrifices qu'il croira en rencontrer. Que de regrets! que de soucis! que de souvenirs malheureux des douceurs dont il jouissait dans sa patrie!

Causes qui favorisent le développement de la nostalgie, et qui modifient sa marche.

Sensibilité morale. La sensibilité morale est sans contredit une des causes les plus prédisposantes de la nostalgie.

Education. L'éducation modifie beaucoup les dispositions que l'on a à contracter cette affection. Plus nos parens nous auront élevés avec tendresse, plus nos premières années auront été heureuses, plus la situation dans laquelle nous éprouverons des contrariétés nous paraîtra fâcheuse, plus nous désirerons revoir les lieux témoins de notre premier bonheur !

Instruction. L'homme dont les études ont été bien ordonnées est rarement atteint de nostalgie. Son cœur, nourri par la morale et la philosophie, sera capable d'une résolution plus forte et plus résignée. Il saura mieux résister aux vicissitudes humaines, et la douleur aura plus de peine à l'abattre.... Tout ce qui élève l'âme fortifie le corps, disait Sénèque. Il semble aussi qu'Horace avait entrevu cette force philosophique, lorsqu'il dit que le sage verrait sans pâlir s'écrouler l'univers. J. J. Rousseau disait, en parlant de l'homme : « Il doit braver l'opulence et la misère, et vivre, s'il le faut, et dans les climats glacés de l'Islande, et sur les sables brûlans de l'Arabie. » Mais quand cette affection attaque l'homme instruit, dont l'imagination vive l'emporte sur le jugement, elle devient d'autant plus dangereuse que cette personne sait mieux exagérer son mal.

Ages. A tous les âges la nostalgie peut nous attaquer. L'adolescence est cependant une époque plus particulière à cette affection. Nous avons vu dans ces derniers temps que c'était aussi vers cette période de la vie que tous les ans, pour les besoins de l'état, on arrachait avec

violence de jeunes citoyens du sein de leurs familles désolées; il n'était pas rare non plus de voir une grande partie d'entre eux succomber à cette funeste maladie. En quittant le toit paternel, l'adolescent, à son entrée dans le monde, en but aux passions humaines, n'apporte qu'un cœur ému jusqu'alors par des impressions agréables. Si le malheur vient l'accabler, son expérience ne lui ayant pas encore appris à se roidir contre l'infortune, il sentira sa douleur avec exagération, sans pouvoir la maîtriser. La vieillesse en est rarement affectée. L'affaiblissement physique et moral, la chute des illusions, la crainte des sensations trop fortes, s'emparent du vieillard et le rendent indifférent sur tous les événemens.

Sexes.

Les femmes présentent rarement cette maladie, leur état stationnaire ne les forçant pas de s'absenter. Le plus ordinairement elles ne quittent leur demeure que pour contracter des nœuds qui font naître un attachement si fort, qu'elles oublient facilement leurs anciennes habitudes. La grande mobilité dans le caractère de la femme, l'amour, vers lequel se rapportent toutes ses actions, est chez elle une passion dominante. Elle préfère promptement les lieux dans lesquels une impression si douce est venue séduire son cœur. Elle ne balance point à quitter le pays qui l'a vue naître pour suivre en tous lieux l'objet de ses plus chères affections. C'est ainsi que Penélope restait insensible aux prières et aux gémissemens de son père, oubliait sa patrie, et s'en allait avec Ulysse habiter avec joie les rochers d'Ithaque.

Tempérament.

Le tempérament mélancolique est celui qui prédispose le plus à la nostalgie. Vient ensuite le *bilieux*, dont le précédent n'est qu'une exagération, puis le *lymphatique*, joint à une grande sensibilité.

Causes morales et physiques.

Le passage subit d'un lieu que l'on chérit dans un autre qui ne présente rien d'attrayant, les passions tristes et concentrées, les in-

quiétudes continuelles, les chagrins, les douleurs trop vivement senties, tout ce qui tend à causer de la faiblesse et de l'ennui, comme les réprimandes, la contrainte, les fatigues de toute espèce, la crainte des dangers, comme celle d'être exposé à vivre au milieu de ses ennemis, un long séjour dans les hôpitaux, les convalescences longues, les blessures compliquées d'une maladie vénérienne ou d'une fièvre intermittente, les longueurs d'un siége, sont autant de causes de cette affection. Il paraît aussi que l'amour, cette passion impérieuse qui confond deux êtres par la pensée, peut aussi causer la nostalgie à l'un d'eux, lorsqu'il est obligé de faire le sacrifice le plus pénible, de se séparer de l'être auquel il rapporte toute son existence. Tout ce qui lui en présente l'idée lui est cher; un portrait, assez souvent infidèle; un billet, assurance d'un amour réciproque; un anneau, des cheveux, sont des bijoux précieux qu'il se plaît à revoir souvent.

Habitudes et souvenirs.

Il arrive parfois que les habitudes contractées pendant nombre d'années dans un lieu éloigné de celui de notre naissance nous le font préférer.

Tout ce qui rappelle d'heureux souvenirs, une description animée, l'air ou les paroles d'une chanson nationale, le récit des fêtes, des coutumes de notre pays, la vue d'un objet qui nous le retrace, suffisent pour déterminer cette affection.

Souvent il arrive qu'on peut devenir nostalgique par d'autres désirs que celui de revoir le sol qui nous a vus naître. Voyez le vieux défenseur de la patrie trahi par le sort des armes, tombé au pouvoir d'un ennemi qu'il a noblement combattu, condamné à voir son bras enchaîné sur une terre étrangère; ce n'est pas le toit paternel qu'il désire le plus ardemment, c'est au pied du drapeau national que reposent ses dieux pénates; ce sont ses frères d'armes qu'il voudrait serrer dans ses bras; son régiment est devenu son dieu tutélaire, c'est vers lui que se portent les premières idées qui viennent

frapper son esprit. C'est aussi dans cet élan sublime du patriotisme que l'héroïne française prononce ces mots :

« Eh ! qui peut oublier les lieux de sa naissance ?
« O champs de Vaucouleurs ! ô berceau de mes jours !
« Puissent mes tristes yeux se fermer pour toujours
« Avant que de mon cœur votre image effacée
« Cesse pour un moment d'occuper ma pensée !... »

Changement de condition et de genre de vie.

Quelle personne éprouve un changement plus brusque que l'habitant des campagnes ? Que de différence dans son genre de vie, lorsqu'il est contraint d'embrasser la profession des armes ! Il ne connaît que les champs et les arbres qui l'ont nourri. Il va quitter les compagnons de ses paisibles travaux pour mener une vie tumultueuse et se livrer à des occupations qui ne sont nullement de son goût. Les tendres sentimens de la nature sont d'autant plus vifs chez lui, que son imagination ne se porte sur aucune autre idée de bonheur. C'est à la campagne, en effet, que règne la douce égalité, que se rencontrent l'heureuse abondance, la sympathie des goûts. On ne trouve point dans l'humble habitation du campagnard la dévorante ambition et l'amour fougueux de la gloire : la fraîcheur des ombrages tempère le feu des passions.

Les habitans des villes, en général, ressentent des impressions d'autant moins fortes qu'elles sont plus variées. La durée de leurs affections est en raison inverse de la quantité d'objets qui les occupent. Le changement d'habitude les exposerait sans doute aussi à la nostalgie, si leurs désirs étaient également bornés, c'est-à-dire s'ils n'espéraient, en prenant le métier des armes, un avancement rapide, où si des voyages entrepris pour un intérêt personnel n'avaient pour but de satisfaire l'ambition, l'amour-propre ou la cupidité.

J'ai remarqué que ceux qui aiment la chasse deviennent facilement nostalgiques ; ceux-là chérissent d'autant plus leur pays, qu'ils trouvent sur les lieux mêmes un plaisir qu'ils poussent sou-

vent jusqu'à la passion. On m'objectera peut-être que l'on peut prendre ce divertissement ailleurs ; mais souvent des circonstances peuvent y mettre des obstacles insurmontables. D'un autre côté, les courses fréquentes qu'exige cet exercice ont mis celui qui s'y livre plus en rapport avec le sol, ce qui fait qu'il peut s'y attacher davantage (1).

Une observation semble venir à l'appui de ce que j'avance. Un jeune homme, mon compatriote et mon ami, d'un tempérament bilieux, âgé de dix-huit ans, vint à Paris les premières années que j'habitais la capitale : c'était vers le 15 octobre qu'il arriva. Environ trois semaines après, je remarquai qu'il devenait triste, rêveur, et qu'au lieu de parcourir, comme il se l'était bien promis, tout ce qu'offre de curieux une ville si renommée, je m'aperçus, dis-je, qu'au lieu d'exécuter ses desseins, il était sédentaire, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine que je parvenais à le faire sortir pour aller, soit à la promenade, soit au spectacle. En revenant, comme je lui demandais s'il s'était bien diverti, eût-il vu un chef-d'œuvre de Racine ou de Voltaire, il me répondait : *Tout cela est fort beau, mais cependant j'aimerais mieux une bonne partie de chasse.* Il se gardait bien de me dire qu'il regrettait son pays ; il s'en défendait même beaucoup, en m'affirmant qu'il ne savait pas d'où lui venait sa tristesse, qu'il ne désirait rien, et qu'il n'était flatté par aucune chose, et qu'il éprouvait la plus grande indifférence pour tout, et principalement pour lui-même. Le mal augmentait de jour en jour. Il perd bientôt l'appétit, ressent du dégoût, une faiblesse générale s'empare de lui en même-temps qu'une fièvre légère. J'entrepris de le promener

(1) Un chasseur habitué dans un canton en connaît toutes les variétés, toutes les routes, même les sentiers les moins fréquentés ; il n'est pas un champ, pas un arbre qu'il ne connaisse. Des notions si exactes d'un pays qui a été le théâtre des jouissances innocentes que goûtait celui qui a vécu dans cette contrée doivent nécessairement lui faire éprouver de vifs regrets lorsqu'il se trouve contrain de s'en séparer.

à la campagne avec plusieurs de ses amis. Au moment où quelques-uns d'eux cherchaient à dissiper son ennui, je m'avisai de lui faire entendre une chanson qu'il se plaisait à répéter souvent à la chasse. A peine mon ami eut-il reconnu l'air qu'il chantait dans ses instans de bonheur, qu'il se mit à fondre en larmes. Vaincu par la force du regret, il ne lui était plus facile de dissimuler son mal. La faiblesse qu'il montrait lui était insupportable et le rendait honteux. Il nous disait avec l'accent de la tristesse : *Faut il que la force de mes résolutions succombe devant un si fatal penchant !* Malgré toute espèce de soins, l'état de ce jeune homme empirait rapidement; le sommeil diminua, le teint devint jaune et terreux, les selles se supprimèrent; il se manifesta quelques frissons et une céphalalgie assez intense. Dans cet état de la maladie, on le fit conduire dans son pays. Quinze jours après il avait recouvré la santé.

Certaines contrées et peuplades.

Certains peuples ont sur d'autres une prédisposition manifeste à cette affection, et ce sont surtout ceux qui habitent les pays les plus déserts et les plus sauvages qui nous en offrent les plus fréquens exemples. L'aspect d'un pays varié et couvert, une montagne escarpée, une cascade, des bosquets, le murmure des ruisseaux tortueux, un site riant et fertile au milieu de terres ingrates et désertes, ne frappent-ils pas plus l'imagination que la fertilité monotone de la Beauce ? Les montagnards sont plus fréquemment nostalgiques que les autres peuples; plus rapprochés de l'état de nature, ils n'ont avec leurs voisins que des relations peu étendues; ils sont fortement attachés à certaines coutumes de leur nation, ils ont un langage particulier. Transportés tout à coup dans le monde civilisé, ils paraissent ridicules, et leur vêtement même est un sujet de raillerie et de critique ; leurs facultés intellectuelles sont peu exercées, et ordinairement assez peu développées. Avec tant de désagrémens réunis, ils ne s'accoutument que difficilement à la manière de vivre qu'exige la nouvelle carrière qu'ils ont à

parcourir. Les campagnards parmi lesquels on remarque plus particulièrement ces dispositions sont les Suisses, les Bohémiens, les Basques, les Galiciens, les bas-Bretons, les Ecossais, etc.

On a beaucoup parlé de l'effet du ranz des vaches chez les Suisses; chacun sait que cette chanson faisait tant d'impression sur le cœur des soldats de cette nation, qu'ils ne pouvaient résister au désir de revoir leur patrie. Cette émotion était si vive, que, pour les empêcher de déserter, on avait défendu, sous peine de mort, de faire entendre ce chant (1). Personne ne contestera l'influence de la musique sur notre âme.

De la Nostalgie.

La nostalgie, que l'on considère comme une variété de la mélancolie, n'est en effet comme elle qu'une exaltation morale, laquelle, comme toutes les passions violentes, rend le sujet qui l'éprouve si extrême dans son désir, que les fonctions organiques et l'harmonie vitale qui les met en rapport les unes avec les autres s'en trouvent troublées. Tout dans cette affection cérébrale se dirige vers un seul point : c'est un désir insurmontable, irrésistible, positif et bien déterminé sur un sujet quelconque. Il n'est pas de médecin qui ne connaisse les écarts de l'imagination, son influence dans toutes les maladies. La joie, la peur, la colère, la tristesse, etc., transmises d'abord au cerveau par nos sens, produisent sur cet organe des effets plus ou moins marqués, qui réagissent presque subite-

---

(1) « Quand, loin de ses foyers par la guerre entraîné,
« A regretter ses monts par l'exil condamné,
« Le hasard réveillant dans son âme attendrie
« Ce refrain si puissant, ce chant de sa patrie;
« Soudain de le revoir l'impatient désir
« Le faisait déserter, délirer ou mourir. »
(De La Chabeaussière.)

ment dans d'autres parties que semble affecter de préférence l'une ou l'autre de ces différentes sensations. Ainsi, dans cette affection, je considère le cerveau comme étant le siége de la maladie, et les effets produits par lui sur plusieurs autres organes comme sympathiques, et causés par la réaction cérébrale. Ne voit-on pas tous les jours une forte contention d'esprit, pendant le travail digestif, causer sur le canal alimentaire des phénomènes plus ou moins remarquables? La nostalgie ne doit-elle pas produire des effets à peu près semblables, puisqu'elle n'est autre chose qu'une excitation morale causée par un désir exclusif? Cette transmission que l'on dit avoir lieu par des lois sympathiques est bien prouvée par l'expérience; mais je suis loin de vouloir expliquer pourquoi la joie ou toute autre sensation semblable se fait sentir, l'une dans la région du cœur, l'autre dans la région épigastrique, une autre enfin dans le foie plutôt que dans la rate. Il n'entre pas dans mon sujet de rechercher quel est le siége et le mécanisme des passions. Je veux seulement faire remarquer les effets que produit la nostalgie sur ceux qu'elle affecte. Je me suis aperçu que cette maladie semblait plus spécialement porter ses atteintes sur les régions précordiale et épigastrique. Dès que les malades ont reçu les impressions tristes, ils se plaignent d'un état d'anxiété, d'un resserrement de la poitrine; d'autres fois ils rapportent à l'estomac ou au diaphragme le siége de leur douleur. On sait que, dans cette affection, le découragement est profondément empreint sur la physionomie des malades.

D'après les observations de M. *Hallé*, les maladies qui affectent les organes où se distribue le trisplanchnique occasionnent un trouble très-grave. Elles sont accompagnées d'un sentiment qui porte au cœur, et qui entraîne des défaillances pénibles. On peut dire en général que les affections qui résident dans l'abdomen, et surtout dans les organes de la digestion, procurent beaucoup plus d'inquiétude et de découragement que celles dont le foyer a pour siége les viscères de la poitrine; car les personnes dont les organes tho-

raciques sont lésés se livrent à l'espérance, et rêvent encore le bonheur sur le bord de la tombe.

Cependant je ne prétends pas dire que la nostalgie affecte toujours et d'une manière spéciale les intestins; mais, dans le plus grand nombre de cas, l'une de ces affections complique l'autre. D'ailleurs la sympathie qui existe entre l'encéphale et l'estomac se manifeste dans trop de circonstances pour qu'on puisse en douter. Si, par exemple, une douleur céphalique primitive vient à se manifester, aussitôt surviennent du dégoût, de l'inappétence et de la douleur dans la région épigastrique; mais comme l'estomac (1), ce centre de la vie organique, a des connexions directes avec la plupart des organes, il s'ensuit naturellement qu'il ne peut rester long-temps dans un état pathologique sans faire ressentir son influence aux viscères, qu'il tient pour ainsi dire sous sa dépendance.

Il est donc bien prouvé que le premier effet de cette affection est de déterminer une tristesse profonde, et que le cerveau et l'épigastre s'en trouvent simultanément affectés; alors la respiration devient difficile, entrecoupée et accompagnée de longs soupirs; l'appétit se perd, et les digestions pénibles ne fournissent que des sucs mal élaborés; la face ne tarde pas à devenir pâle, les muscles se relâchent, les yeux sont mornes, larmoyans et presque fermés; le cœur palpite au moindre mouvement; le pouls est petit, serré, souvent irrégulier. La susceptibilité du système nerveux prend un accroissement morbide; les sécrétions ne sont plus en harmonie; des congestions funestes se portent sur les organes les plus essentiels à la vie; le sommeil se perd; quelquefois des rêves viennent rappeler le souvenir du pays, des parens, des amis, et de tous les objets chers au cœur du malade. Souvent la fièvre hectique s'en empare, le marasme augmente de jour en jour (2.) On voit alors

---

(1) Les anciens disaient : *Stomachum ut regem totius corporis salutabant.*

(2) « Oritur febris lenta hectica à causâ in nerveum systema diù validèque agente animi pathemate, potissimùm tristi, irâ, mœrore, invidiâ, odio, zelo-

ces malheureux presque cachés dans leur lit ne prendre ni remèdes ni alimens; ils refusent même de répondre, ou ne répondent que rarement et par monosyllabes aux questions qu'on leur fait. Bientôt, abandonnés de leurs forces, ces infortunés rendent le dernier soupir. C'est là qu'on a vu le fier guerrier qui avait tant de fois affronté le trépas dans les combats, verser des larmes comme un enfant à la vue de la mort qui allait le séparer pour jamais de ce qu'il avait de plus cher.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRG., *Enéid.*

Tels sont à peu près les effets les plus ordinaires qui caractérisent la nostalgie non compliquée.

Quelquefois la nostalgie règne épidémiquement et devient le fléau le plus dévastateur et le plus terrible, surtout lorsqu'elle se complique avec d'autres maladies. *Ramazzini* en rapporte des exemples qui prouvent combien cette maladie est redoutable. C'est surtout dans les armées, dans les camps, les hôpitaux, les prisons, les siéges, qu'elle fait ressentir ses funestes effets. On sait qu'elle compliqua la peste d'Orient, ainsi que le typhus à Mayence en 1813, lors de la réunion de l'armée dans cette place. Elle se fit sentir aussi à l'armée du Rhin en l'an 2, lorsque la dysenterie vint se joindre à la fièvre des camps. Les affections que complique ou auxquelles conduit le plus souvent la nostalgie, sont les fièvres adynamiques ou ataxiques, le typhus, la peste, le scorbut, la dysenterie, les grandes blessures, les plaies, les ulcères de mauvaise nature, la gangrène, la folie, etc. Il est à remarquer que, dans la plupart des épidémies qui désolent les armées, les jeunes gens qui regrettent leur pays, qui sont tourmentés par la tristesse, par le chagrin, et qui sont doués d'un caractère pusillanime, ne manquent jamais

---

typiâ, curâ insomni, studiis nimiis, nocturnis; indè eadem mala, irritabilitatem augendo, vires ventriculi coctrices minuendo. » STOLL, *febris lenta hectica*, aph. 801.

d'être les premiers attaques de la maladie régnante. Il n'est pas rare de voir la nostalgie produire la folie. Ayant suivi l'excellent cours de M. *Esquirol* sur les maladies mentales, j'y ai recueilli quelques observations de folie produite par la nostalgie. Je citerai entre autres les deux suivantes :

Trente-quatre ans, taille élevée, constitution sèche, M...... professeur d'une université célèbre d'Allemagne, était en France depuis quelque temps. Contrarié dans l'accomplissement des motifs qui l'avaient déterminé à y venir, et plus encore par une passion amoureuse, il tomba dans un accès de mélancolie profonde qui persista pendant plus d'un mois, et pendant laquelle les propos firent craindre qu'il ne se livrât au suicide. De cet état, M....... passa à une véritable manie sans fureur; la présence d'une parente l'irritait surtout. On lui appliqua des sangsues au siége et aux tempes. Il prit quelques bains, et, après trois semaines, on lui conseilla le retour au sein de sa patrie. Quelque difficile que parut d'abord ce voyage, le malade fut mis en voiture moitié de gré, moitié de force ; et à peine arrivé sur les frontières de l'Allemagne, il recouvra presque subitement la santé, qui ne tarda pas à se confirmer lorsqu'il fût rendu dans sa ville natale. Depuis lors il se porte bien.

Un Suisse, âgé de vingt-cinq ans, de la ville de......, apprenait à Paris les élémens des arts mécaniques avec une très-grande ardeur. L'excès du travail et de l'étude, peut-être même la masturbation, commencèrent par altérer sa constitution; il maigrit beaucoup, et passa presque subitement d'une vie très-sobre et très-appliquée à une sorte de dissipation et de goût pour les plaisirs, qui, sans caractériser une aliénation mentale, contrastait très-fort avec ses anciennes habitudes. Il était querelleur, capricieux, difficile. Après deux ou trois mois, il parut avoir du dégoût pour ses occupations ordinaires, et voulut retourner dans son pays. Les personnes chez lesquelles il demeurait, ainsi que sa famille, résistèrent à ses désirs; il tomba dans une mélancolie profonde, refusa de manger, eut de l'insomnie, maigrit beaucoup, et délira; il se crut un homme perdu

sans ressources. Confié aux soins de M. *Esquirol*, après un mois pendant lequel le malade ne voulut prendre aucune espèce de médicament, ce médecin recommandable prit sur lui d'envoyer le malade à sa famille, qui croyait sa maladie simulée : elle pouvait en juger ainsi étant très-éloignée de lui. A peine fut-il arrivé dans son pays, qu'il reprit de l'appétit, un peu de gaîté, des forces, de l'embonpoint. Il y passa cinq ou six mois, et est revenu à Paris, où il n'a cessé de jouir d'une bonne santé. Pendant son délire il ne cessait de demander à revoir son pays.

Traitement.

Dans la nostalgie la médecine morale est la seule que le praticien puisse employer avec avantage ; il faut qu'il possède l'art de lire dans le cœur du malade ; et, pour s'emparer de sa confiance, il ne doit pas heurter ses penchans, mais les flatter. Il se révolte contre la raison, si elle se présente avec un front sévère, et il ferme son âme à qui ne sait pas compatir à ses faiblesses. Le médecin, dit M. *Alibert*, doit s'introduire dans le cœur humain pour y voir les désirs, les passions, les besoins, les sollicitudes, les chagrins, les attachemens, les espérances, pour y agir sur les sensations et les idées, pour examiner enfin ce que peuvent sur l'économie animale tous les genres de sentimens et de pensées. L'ensemble de ces considérations peut seul faire prendre à la médecine pratique un caractère d'élévation et de grandeur qui la préservera des sarcasmes mérités de quelques écrivains philosophes.

Ayant considéré cette maladie comme produite par des causes directes, et regardé comme des effets de l'affection cérébrale les phénomènes morbifiques qui se passent ailleurs que dans le système nerveux, j'emploierai des moyens curatifs de deux espèces, c'est-à-dire que j'opposerai les secours moraux à la maladie proprement dite, et les secours de la thérapeutique aux effets produits dans d'autres parties par la réaction cérébrale. J'insisterai beaucoup plus

sur les premiers, parce que ce n'est qu'en les employant qu'on peut parvenir à détruire le siége de cette affection.

On conseillera donc de rendre à ses foyers le malheureux qui est tourmenté du besoin d'y rentrer. C'est sans contredit le seul remède efficace qu'on puisse présenter; mais, dans beaucoup de circonstances, des obstacles insurmontables peuvent empêcher d'exécuter ce retour favorable. C'est alors que doivent briller dans leur plus beau jour les heureuses qualités de l'esprit, qui doivent être l'apanage du médecin. C'est la douceur et l'aménité de son caractère qui doivent inspirer de la confiance au malade, et c'est cette confiance qui peut dissiper ses craintes, bannir son trouble et ranimer la tranquillité de son esprit. On tâchera de faire naître en place de cette sombre tristesse un peu de gaîté, ce sentiment qui prend toutes sortes de nuances pour nous distraire de nos chagrins, pour engourdir nos douleurs, et pour rendre notre cœur l'asile de la tranquillité. Ses sensations font éprouver à l'homme une ivresse réfléchie, où il savoure le plaisir d'être. L'aimable Anacréon donne une idée de cette sensation, lorsqu'il nous dit : « Eloignez-« vous de moi, peines, soins, soupirs, inquiétudes; n'ayons rien « à démêler ensemble, la vie est trop courte; et avant que la mort « vienne me surprendre, je veux rire et danser avec le beau « Bacchus. »

Le médecin ne négligera pas toutes les espèces de distractions. Par tous les moyens possibles il tâchera de gagner la confiance du nostalgique, de donner une déviation à l'idée dominante qui cause son mal, ou à la détruire, si cela est en son pouvoir. Il y joindra l'exercice du corps et de l'esprit, l'usage du cheval, des promenades en voiture, mais toujours en compagnie; les distractions que peuvent procurer les bals, les spectacles, les jeux, les fêtes, le changement de lieu, la fréquentation d'une société agréable, et l'éloignement de tout ce qui peut retracer le souvenir de l'idée dominante, ou rappeler la passion, première cause de la maladie.

Celse conseillait de corriger une passion par une autre. C'est ainsi

qu'on pourra tâcher de faire naître l'amour dans le cœur du malade. Ce sentiment est assez fort pour pouvoir faire oublier le désir du retour. Ce moyen n'échappa pas à l'attention vigilante des médecins et chirurgiens de l'expédition d'Egypte. Les chefs fermaient les yeux sur certaines liaisons des soldats pour éloigner d'autres idées qui auraient pu les faire tomber dans la nostalgie.

On tâchera de placer auprès du malade une personne qui soit de son pays; il s'en fera aisément un ami dans le sein duquel il pourra verser avec confiance ses craintes, ses chagrins, ses inquiétudes. M. le professeur *Moreau* de la Sarthe en rapporte un exemple dans le premier volume de la Société médicale d'émulation de Paris.

Le médecin, d'ailleurs, comme l'observe *Barthez*, doit devenir l'ami, le confident, le protecteur de son malade, lui parler cordialement et de la manière la plus rassurante; il doit surtout, et c'est une précaution indispensable pour le succès des secours moraux, faire en sorte que son malade n'aperçoive pas que ce qu'il fait a pour but sa guérison; car l'idée du remède tiendrait son esprit fortement tendu sur celle du mal, et cet effet détruirait tout le bien qu'il croirait produire. Il faut aussi qu'il se garde bien d'attaquer la maladie de front par les raisonnemens et les exhortations. Qu'il fasse plutôt de fréquentes visites; qu'il arrive toujours comme par hasard; qu'il témoigne à son malade beaucoup d'intérêt, et qu'il remplisse en un mot tous les devoirs d'un médecin et les obligations d'un véritable ami.

On peut retirer aussi de la musique les plus heureux résultats. Celui qui a suivi les armées n'est pas sans avoir vu souvent la musique guerrière faire oublier au soldat ses fatigues, dissiper sa tristesse et l'enflammer de l'amour des combats. C'est encore la musique qui lui aide à faire des marches forcées; elle met en action les muscles fatigués, qui semblent obéir plutôt à la cadence qu'à la volonté de l'individu. Nous devons recourir à l'harmonie avec la plus grande espérance, par son influence sur notre cœur. Les livres

sacrés nous apprennent que la mélancolie de Saül ne pouvait être calmée que par les accords de la harpe de David.

Les alimens devront être de facile digestion, agréables et analeptiques. En général, les toniques sont les médicamens qu'on doit mettre le plus en usage dans le traitement de cette maladie. En stimulant les organes, ils rétablissent les sécrétions, qui sont presque supprimées ou fortement diminuées. Le café, le thé et toutes les boissons analogues peuvent convenir. L'opium est généralement conseillé; il procure le repos, si nécessaire à ceux qui en sont atteints; il leur inspire de la gaîté et les livre à un sommeil agréable. De tous les toniques, le vin (1) est certainement celui auquel on doit donner la préférence. Pris avec modération, il réveille les esprits, ranime les viscères, dissipe la tristesse, et réveille le doux sentiment de la vie.

Dans les complications de la nostalgie, on administrera les remèdes appropriés aux diverses maladies, sans oublier que dans ces cas la médecine morale aide puissamment la vertu des médicamens; sans elle, ils n'ont aucune efficacité.

Les détails dans lesquels je suis entré touchant les causes de la nostalgie me dispensent de m'étendre sur le traitement préservatif. Les préceptes tirés de l'hygiène en sont les principaux.

---

(1) Le vin donne à nos sens une chaleur plus vive.
Il appelle la joie et chasse les soucis;
Le pauvre, un verre en main, sur le trône est assis....
Le chagrin s'éclaircit, et le front se déride.
(SAINT-ANGE, *traduction d'Ovide.*)

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

II.

Mœrores, anxietas, tristitiaque, ac ejulatus et querelæ ex cerebro contingunt. *Lib. de Morbo sacro.*

III.

Mentis emotiones taciturnæ non quiescentes, oculi circumspicientes, spiritum extrà efferentes, periculosæ sunt. *Lib. Coac. Prænot.*

IV.

Terram mutare commodum est in longis morbis. *De Morbis popularibus, lib.* 6.

V.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes dolorem ferè non sentiunt, his mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

VI.

A longo tempore consueta, etiamsi fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent. Oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Ibid., aph.* 50.